

PREDICATION 9 11 2025 (Ernest Nussbaumer)

Ez 47, 1-2. 8-9. 12 ; Jn 2, 13-22 ; 1 Co 3, 9b-11.16-17: Les vendeurs chassés du temple.

Dans notre première lecture, le prophète Ezéchiel l'appelle « *ma maison* » ; Jésus, dans l'Evangile de ce jour, lui, parle de « *la maison de mon père* » et l'apôtre Paul dans notre troisième lecture nous rappelle que c'est nous maintenant qui « *sommes le temple de Dieu* ».

Autre fait marquant de ces textes : les gestes et paroles de Jésus amènent, cela est évoqué à deux reprises, les disciples à se souvenir. Et ces souvenirs conduisent les disciples à la foi.

Le calendrier nous invite, nous aussi, au souvenir, à la veille du 11 novembre, date anniversaire de la fin d'une guerre meurtrière, dont le grand temple de Lyon, le bâtiment dans lequel nous sommes réunis, garde la trace : peut-être l'avez-vous déjà observé, sinon jetez-y un coup d'œil tout à l'heure, à la sortie : Dans le hall quatre grands panneaux deux à droite, deux à gauche contiennent près de 200 noms de paroissiens tués dans ce déchainement de violence qui a produit des montagnes de douleur et de désastres.

C'est autour du temple, du souvenir et aussi de la violence que nous porterons notre attention ce matin.

Dans le premier texte lu ce jour, c'est un homme dans une situation peu enviable qui s'exprime. La scène date de 2600 ans environ. Les habitants de Jérusalem ont été déportés à Babylone par la puissance occupante qui a aussi démoli et rasé leur temple.

Ezéchiel est un prêtre de ce temple mais il est aussi prophète. Il fait partie de ces exilés qui ont tout perdu, et vivent pauvrement, loin de leurs racines en pays étranger. Et c'est là qu'il a une vision du temple. Une vision inspirée, parce que les prophètes ne parlent pas de ce qui leur passe par la tête, Ezéchiel le précise plus haut dans le texte : « *le Seigneur m'a transporté dans le pays d'Israël et m'a transporté dans des visions divines* » (Ez40,2) et voilà ce qu'il a vu : De l'eau sort du temple et coule vers la pire région d'Israël, celle qui est l'image de la stérilité et de la désolation. Région proche de la mer morte, mer tellement salée qu'aucune vie n'y subsiste depuis la

tragédie de Sodome et Gomorrhe. L'eau qui sort du temple ne s'arrête pas de couler et transforme tout ce qu'elle touche en fertilité et beauté. Abondance de poissons, d'arbres de fruits, de nourriture.

Ce que le prophète voit, c'est que Dieu ramènera son peuple selon ses promesses, qu'Il les bénira abondamment. C'est qu'à la place du désert aride, la région allait devenir comme le jardin d'Eden.

Cette promesse qui habite la vision du prophète est encore actuelle pour nous aujourd'hui : au temple, là où l'homme s'approche de Dieu, est la source d'espérance pour ceux qui ont tout perdu, là est l'espoir de la restauration et l'instrument pour répandre la bénédiction divine autour du monde.

Le texte de l'Evangile de ce jour commence par nous dire que la pâque était proche et que Jésus était monté à Jérusalem.

Il n'était pas seul à monter à Jérusalem on estime que plus de 150 000 personnes se pressaient à l'époque dans cette ville pendant cette fête. Chacune ayant pour objectif d'aller au temple, d'y présenter à Dieu une offrande ou un sacrifice d'oiseaux, d'animaux ou de végétaux.

A l'époque de Jésus, le temple de Jérusalem était le centre de la vie religieuse juive. Rasé au temps d'Ezéchiel, il avait été reconstruit et récemment largement embelli. Le temple est le lieu où Dieu est proche et où l'homme accepte de s'approcher de Dieu.

Dans ce temple, l'unique du pays, on priait, on chantait, et on enseignait. On y récoltait aussi des offrandes en argent, mais le culte ne se limitait pas à ces éléments qui nous sont connus et familiers. Parce qu'on y faisait aussi des offrandes en nature et des sacrifices : On y tuait, dépeçait, brûlait des animaux et on cuisait également des sacrifices de farines et d'huiles. Et enfin il y avait, l'ampleur difficile à imaginer, de l'assistance et des officiants : 7 000 prêtres se succèdent à tour de rôle dans le service auquel il faut ajouter 9 000 lévites pour gérer toute l'intendance.

Pourquoi des sacrifices ? Le sacrifice est la conséquence du péché d'Adam. Avant le péché d'Adam, une relation heureuse existait

entre le Créateur et sa créature. Dieu était accessible immédiatement et sans intermédiaire. Mais le péché a rompu cette relation. Adam et Ève ne peuvent pas couvrir leur péché et leur misère, ni cacher leur état aux yeux de Dieu.

Alors Dieu intervient par le moyen d'un sacrifice. Il revêt Adam et Ève de vêtements de peau (Gen.3 :21), leur péché est « couvert » (Ps. 32 :1) et ils peuvent ainsi se tenir devant Dieu. Mais cela implique la mort d'animaux en substitution, en remplacement. C'est le premier sacrifice de la Parole. Le but du sacrifice, qu'il soit animal ou végétal, est toujours le renforcement de relations sereines avec Dieu, Une promesse double : chaque fois qu'Israël offre un sacrifice à Dieu, Dieu viendra vers lui, et il le bénira. Le seul lieu de sacrifice était le temple. On pouvait sacrifier un animal à Dieu pour le remercier, pour se purifier, pour se faire pardonner...Car, au fond, pour la Bible, le sacrifice est essentiellement l'expression d'un intense élan vers Dieu et d'une profonde aspiration à vivre dans sa proximité.

Avançons dans le récit de l'évangile d'aujourd'hui : *« Il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis. Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables ; et il dit aux vendeurs de pigeons : Otez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »*. Ces trois versets que l'on retrouve de façon assez semblable dans les autres évangiles ont toujours questionné. Jésus fait-il preuve de violence envers les marchands et les fidèles du temple ? Pour un grand nombre de personnes c'est oui. Regardons par exemple comment les peintres de toutes les époques restituent la scène... Ils ne sont pas les seuls. Beaucoup, y compris des autorités religieuses, se sont référés, au cours des deux derniers millénaires à ce texte pour justifier l'utilisation de la force et de la violence. En effet, si Jésus a frappé les vendeurs du temple alors on se sent autorisé, légitimé à cogner sur nos ennemis. Et c'est au nom du Dieu de la bible que bien des violences ont été perpétrés. Les croisades par exemple qui ont ensanglantées pendant près de deux cents ans le Moyen-Orient. Ou bien encore, ce pays qui a cru bon d'attaquer ses voisins

tout en imprimant sur les ceinturons de ses soldats « Dieu avec nous ». Et ce sont des théologiens de renom qui ont développé il y bien longtemps le concept de juste guerre, celle que l'on peut faire, selon eux, au nom de l'évangile.

Sans doute est-il pratique, commode d'avoir un Dieu qui nous ressemble un peu, qui se met en colère ? Un Dieu sur lequel on pourra s'appuyer pour justifier l'utilisation de la menace et de la force. Il n'y même pas besoin pour cela d'être puissant, cultivé ou célèbre. Cela me rappelle une anecdote familiale, mes deux aînés ont à l'époque l'un environ 6 ans et l'autre va sur ses quatre ans. Le petit tient un paquet de bonbon, paquet qu'il n'a pas entamé. Le grand se rapproche : « Tu m'en donnes ? » Pas de réponse, alors le grand lui dit « Jésus a dit : il faut toujours partager ». Cela reste sans effet. Le grand n'est pas satisfait, alors puisque la persuasion n'a pas fonctionné et qu'il a une grosse envie des bonbons de son frère, voilà la menace qui s'annonce. « Si tu ne partages pas, Dieu va te punir ». La suite n'est pas difficile à imaginer mais rassurez-vous le papa est intervenu avant que cela ne dégénère.

Revenons au texte : il est ponctué par une succession de verbes d'action : Jésus **trouve** les vendeurs et les changeurs, **il fait** un fouet, **il chasse** les commerçants et les animaux, **il disperse** la monnaie, **il renverse** les tables des changeurs. Devant la scène qu'il découvre, Jésus est resté sans voix mais pas inactif. Cela me rappelle un autre texte de l'évangile celui de la femme adultère qui lui est amenée ou Jésus se penche, écrit sur le sol, se redresse, se penche à nouveau avant de s'adresser à l'auditoire. Des gestes avant la parole, des gestes qui préparent l'assistance à recevoir sa parole. Ce que Jésus voit ce jour-là dans l'enceinte du temple le conduit d'abord non pas à prendre un fouet mais à en fabriquer un. Et il nous est précisé avec des cordes ou comme le disent certaines traductions des cordelettes.

Nous avons largement abandonné l'usage du fouet et avons un peu de mal à en saisir le sens et la fonction qu'il avait à l'époque de Jésus. Il désigne à la fois un type de châtiment et son instrument. Comme le bâton, la verge, la cravache voire le martinet qui lui sont proches, le fouet avait pour but de dresser, éduquer, de corriger autrui. On peut observer que, ni dans ce récit de l'évangile de Jean,

ni dans les récits parallèles des trois autres évangiles il n'est fait mention de l'utilisation du fouet par Jésus pour frapper vendeurs ou animaux.

Mais alors, à quoi sert ce fouet qu'il a pris le temps de fabriquer si c'est pour ne pas s'en servir ?

Dans la bible le fouet est un symbole de sévérité et de correction souvent associé à des moments de purification et de justice. Ainsi on fouettait régulièrement les condamnées et Jésus lui-même sera fouetté à deux reprises avant d'être crucifié.

Jésus ne s'est pas fait un outil pour frapper mais un instrument de référence, comme un insigne, image de son œuvre à accomplir, image de la justice et de l'équité demandé par Dieu. Jésus illustre ainsi son autorité et sa capacité à purifier l'espace sacré. Il est bien clair que le fouet ne sert pas à décrire la rage de Jésus, mais plutôt à exposer la manière dont il applique la loi et la justice dans son ministère et ce fouet renvoie au Jugement divin.

Nous pouvons comprendre combien Jésus critique les « commerces », qui viennent dévoyer le Temple de sa première vocation. Ce ne sont pas tant les commerçants qui sont ici visés qu'une pratique superficielle d'un culte lié aux sacrifices de bœufs, de brebis, de pigeons venant empêcher la véritable rencontre qui conduit au salut

Ces vendeurs avaient pris l'habitude de se rapprocher le plus possible de l'entrée du premier parvis du Temple, au risque de déborder sur l'espace réservé à la prière. Bien sûr ils n'étaient pas dans le temple, mais sur le parvis. Les animaux servaient aux sacrifices et pour les acheter, il fallait changer l'argent pour obtenir une monnaie qui ne servait que dans le Temple et que pour celui-ci.

Il renverse les tables des changeurs, ce qui va les obliger à se mettre à genoux pour ramasser leurs pièces. Or, dans un Temple, on ne se met normalement à genoux que pour adorer Dieu. En faisant ainsi, il leur montre où va leur cœur : vers le sol, vers la terre et non vers le ciel. Il dit enfin aux marchands de pigeons « d'enlever cela d'ici », car s'il avait renversé les cages les contenant, les pigeons se seraient envolés et les marchands auraient perdu leur

bien. Tout cela est pensé par le Christ et ne ressemble en rien à nos colères au cours desquelles on ne réfléchit plus très bien à ce qu'on fait ou dit.

Jésus, maintenant que les vendeurs quittent le temple, prend la parole et dit : « *ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic* ». Faire entrer le commerce dans le Temple, c'était accepter que la religion relève du donnant-donnant : on donne quelque chose à Dieu, et en retour on attend quelque chose de sa part. Mais avec Dieu, cela ne marche pas ainsi. Parce que si la relation à Dieu reposait sur le donnant-donnant, l'homme aurait une mainmise sur Dieu, l'homme maîtriserait Dieu. Or c'est justement cela le propre de l'idolâtrie : faire de Dieu son objet. Se servir de lui.

Les disciples présents à cette scène ne s'y trompent pas, ils se souviennent du passage du psaume 69, psaume de David : « *Le zèle de ta maison me dévore* » Le zèle c'est l'ardeur que l'on met pour servir, faire les choses rapidement, avec enthousiasme et forte motivation. Dans notre texte servir, purifier ta maison, c'est-à-dire le temple, « *la maison de mon père* ». Le zèle découle de l'amour de Jésus pour son Père.

Ce geste de purification du temple en le débarrassant du commerce est dans la lignée des gestes prophétiques qui révèlent une réalité cachée. D'ailleurs la première question posée est : « *Quel signe peux-tu nous donner pour agir ainsi ?* » Tous ont très bien compris que Jésus pose un acte religieux, un acte de zèle pour la sainteté du Temple et la prière qui doit s'y dérouler.

La réaction des Juifs, présents au Temple, montre qu'ils ont saisi la portée symbolique et prophétique du geste. Ils ne s'emporent pas mais, demeurent dans l'incompréhension quant à l'identité de Jésus. Ils demandent des explications et introduisent la question des signes pour vérifier l'autorité de celui qui a vidé le Temple. Ce vide est alors comblé par sa Parole annonçant sa Passion.

Le récit de l'évangéliste, à travers un malentendu sur la démolition et la reconstruction en trois jours du temple, nous fait comprendre que le lieu de rencontre et de rédemption n'est plus dans un lieu habité, construits par les hommes, mais dans la personne même du Christ. L'image est claire pour tout croyant et la mémoire des

disciples nous le rappelle : le Christ fait ici référence à sa Passion et sa résurrection. Voilà le signe qui révélera le Père, et jugera le monde.

Le récit débouche sur le croire des disciples. La mention de ces derniers est, une fois de plus, associée à toute l'histoire du ministère de Jésus : « *A la résurrection ils se souvinrent* ». Il ne s'agit pas seulement de souvenirs d'autrefois. Le récit insiste sur le nécessaire accueil de la Passion pour naître à la foi. L'événement de la Passion et de la résurrection nous est donné ici avec toute l'Écriture, comme la clef de compréhension de tout l'évangile ; une clef pour s'ouvrir à la foi. Les chrétiens ne rencontrent plus Dieu dans un édifice de pierre, mais dans la personne de Jésus ressuscité. Telle est la signification principale de l'épisode de l'évangile de ce jour et cette signification est développée dans le troisième texte lu ce matin où l'apôtre Paul précise que « *nul ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé savoir Jésus Christ* »

C'est sur ce fondement que nous sommes invité à bâtir à la fois chacun mais aussi collectivement une œuvre durable. Trois images nous sont données pour prendre la mesure des enjeux qui nous sont ouverts : nous sommes selon Paul, champ de Dieu, édifice de Dieu, temple de Dieu. Le champ est destiné à recevoir de la semence, de la semence divine et à la faire fructifier pour donner une récolte.

Pour bâtir nous disposons d'une grande liberté dans le choix des matériaux et le style de ce que nous sommes appelés à construire mais toujours en s'assurant de poser l'édifice, on dira aujourd'hui plutôt la construction, sur un fondement sûr et stable et enfin le temple : « *Vous êtes le temple de Dieu* », « *Et l'Esprit de Dieu habite en vous* ».

Par son Esprit, Dieu est à l'œuvre parmi nous et en nous. Il nous mets sur le chemin du retour à Dieu. Chemin de l'exilé qui aspire à revenir à ses racines. Chemin du fidèle qui est invité à purifier son intérieur et pour tous, chemin d'apprentissage comme « *gardien de mon frère* » qui implique de vivre avec intégrité en s'attachant à pratiquer la justice, la solidarité et la charité.